

Le mois de juin : origine de son nom
Ovide, *Fastes*, VI, v. 1-40¹

Evelyn GIRARD

Présentation de l'ouvrage

Le mot *Fastes* désigne les *dies fasti*, c'est-à-dire les jours ouvrables où il est permis par la religion (*fas est*) de vaquer aux affaires, par opposition aux *dies nefasti* ou *dies festi*, jours fériés où l'on chôme mais où, éventuellement, on doit se consacrer à quelque fête religieuse. Par extension on nomme *Fastes* la totalité du calendrier et c'est en ce sens qu'il faut comprendre le titre d'Ovide. L'ouvrage fait la revue détaillée des usages propres à chaque jour de l'année.

C'est le dernier ouvrage connu d'Ovide qui, après une première période consacrée à des œuvres « légères » (*Amores*, *Ars amatoria*, *Remedia amoris*), se lance dans la « grande poésie » avec les *Métamorphoses*, sur le plan mythologique, et les *Fastes* sur le plan religieux. Ce dernier ouvrage appartient à la poésie didactique dont nous avons des exemples chez les Grecs : chez Hésiode avec la *Théogonie* qui expose la filiation des dieux, les *Travaux et les Jours* dont une partie décrit les saisons et dresse une sorte de calendrier des jours favorables ou non à l'exécution des travaux des champs ; chez Callimaque avec les *Ἀῖτια* ou *Origines* dont nous avons des fragments plus ou moins étendus et qui expliquent telle ou telle cérémonie ou pratique curieuse par une histoire de dieu ou de demi-dieu. Mais l'originalité d'Ovide est de vouloir expliquer les différentes pratiques de la religion romaine tout au long de l'année et nous avons là un document précieux qui n'a pas de correspondant en Grèce.

L'ouvrage devait donc comporter douze chants, un par mois ; malheureusement l'exil d'Ovide, en 8 ap. J.-C. nous a privés des six derniers chants. Étaient-ils écrits ? Il semble que oui, d'après l'affirmation de son auteur lui-même : « *Sex ego Fastorum scripsi totidemque libellos.* » (*Tristes*, II, 549.) Que sont devenus les six derniers ? les a-t-il détruits ? ou ont-ils été perdus en exil ? Nous n'en savons rien. C'est donc le dernier chant de l'ouvrage qui nous est resté que nous aurons ici avec le mois de juin.

Le calendrier romain

Entrer dans le détail des mutations de ce calendrier nous entraînerait beaucoup trop loin ; Macrobe nous indique qu'il existait dans les origines un grand désordre : « Les Arcadiens divisaient leur année en trois mois, les Acarnaniens en six, les autres Grecs comptaient dans leur année 354 jours » (Macrobe, *Saturnales*, I, 12). Arrivons chez les Romains : le premier calendrier connu est celui dit de Romulus ; s'inspirant des mois lunaires et s'appuyant sur le système décimal, les Romains avaient appelé année (*annus* = anneau), une révolution de dix mois ; Ovide donne aussi une autre explication de ce calendrier de dix mois : « quand le fondateur de la cité répartit les temps du calendrier, il établit que son année compterait deux fois cinq mois. Évidemment Romulus, tu connaissais mieux les armes que les astres. (...) Il existe toutefois (...) une raison qui a pu l'y inciter et il a de quoi soutenir son erreur. Le temps qui suffit à l'enfant pour sortir du ventre de sa mère lui parut suffisant pour constituer une année. » (*Fastes*, I, 27-34.) Le calendrier de Romulus comprenait

¹ Première publication dans la *Revue de l'Association des Professeurs de Lettres* n°146 (juin 2013).

quatre mois de 31 jours et six mois de 30 jours, soit un total de 304 jours. L'année commençait le 1^{er} mars, comme le prouvent encore aujourd'hui les mois de septembre, octobre, novembre et décembre devenus les neuvième, dixième, onzième et douzième mois. Tous les mois, sauf les quatre premiers, dédiés respectivement à Mars (père divin de Romulus), Vénus (Aprilis venant de l'Aphrodite grecque, mère d'Énée) Maius (de *maioribus* = *senibus*) et Junius (venant de *iuvenibus*) étaient désignés par leur place dans le calendrier (Quintilis, Sextilis etc).

Au calendrier de Romulus succéda celui de Numa. Écoutons de nouveau Macrobe : « Numa (...) sans autre guide que son intelligence, à moins que, par hasard, il n'ait été instruit de la pratique des Grecs, Numa, donc, ajouta cinquante jours à l'année pour la porter à 354 jours, période égale, selon lui, à douze lunaisons » (*Saturnales*, I, 13) ; à ces cinquante jours il ajouta six jours pris sur les mois de trente jours ; on obtenait ainsi deux mois supplémentaires de vingt-huit jours que Numa appela Januarius (du dieu Janus qui, par sa double face, symbolisait l'année passée et celle à venir) et Februarius (d'un mot sans doute sabin, *febua*, qui désignait tout objet concernant la purification ; enfin, pour éviter d'arriver à un nombre pair pour le total, on ajouta un jour à Januarius.

Dès l'année 153 av. J.-C. les consuls entrent en charge le 1^{er} janvier (jour des calendes) et non plus le 1^{er} mars. Passons sur les mois intercalaires destinés à rattraper le temps réel d'une révolution annuelle et arrivons à la réforme accomplie par César en 46 av. J.-C., avec l'assistance de l'astronome alexandrin Sosigène. À ce moment la calendrier accusait, en raison d'une distribution désordonnée des mois intercalaires, un retard de trois mois par rapport aux saisons. César décréta une « *annus confusionis* » de 445 jours et, pour remettre de l'ordre, inséra, non plus, comme auparavant, un mois intercalaire, mais un jour intercalaire tous les quatre ans. Ce jour était toujours inséré à la même place en février c'est-à-dire six jours avant les calendes de mars, — d'où son nom de « *bis sextus dies* » — et répartit les mois alternativement entre mois pleins (*pleni*, trente-et-un jours) et creux (*caui*, trente jours).

Dernière remarque : après la mort de César, Quintilis fut changé en Iulius et après la mort d'Auguste Sextilis en Augustus. Et pour qu'Auguste ne fût pas inférieur à César, ce dernier mois eut désormais trente-et-un jours comme Iulius ! On changea alors l'alternance des mois suivants entre mois pleins et mois creux.

On sait que nous vivons toujours sur le calendrier julien, modifié seulement en 1582 par le pape Grégoire XIII qui fit corriger l'écart (de dix jours) qui s'était produit entre l'année julienne et l'année solaire réelle. On sait aussi que les orthodoxes suivent toujours l'ancien calendrier julien.

2. Cf. Virgile, *Bucoliques*, VIII, v. 76 : *numero deus impari gaudet*.

3. Ce qui prouve l'inexactitude de notre expression « *année bissextile* ».

Texte

UNE THÉOPHANIE

*Hic quoque mensis habet dubias in nomine causas :
Quae placeat positis omnibus ipse lege.(...)
Est nemus arboribus densum, secretus ab omni
Voce locus, si non obstreperetur aquis.
Hic ego quaerebam coepti quae mensis origo 5
Esset et in cura nominis huius eram.
Ecce deas uidi, non quas (...)
(...) Priamides in aquosæ uallibus Idae
Contulit ; ex illis sed tamen una fuit.
Ex illis fuit una, sui germana mariti ; 10
Haec erat, agnoui, quae stat in arce Iouis.
Horrueram tacitoque animum pallore fatebar.
Tum dea quos fecit sustulit ipsa metus.
Namque ait : « O uates, Romani conditor anni,
Ause per exiguos magna referre modos, 15
Ius tibi fecisti numen caeleste uidendi,
Cum placuit numeris condere festa tuis ;
Ne tamen ignores uolgique errore traharis,
Iunius a nostro nomine nomen habet.
Est aliquid nupsisse Ioui, Iouis esse sororem ; 20
Fratre magis dubito glorier anne uiro.
Cur igitur Regina uocor princepsque dearum,
Aurea cur dextræ sceptræ dedere meæ ?
An facient mensem luces Lucinaque ab illis
Dicar et a nullo nomina mense traham ? » 25*

Traduction proposée

Ce mois aussi a pour son nom des origines incertaines : une fois exposées toutes les autres choisis toi-même celle qui te convient. (...). Il y a un bois sacré aux feuillages épais, impénétrable à toute voix sinon au bruit des eaux. Là je cherchais quelle était l'origine du mois qui venait de commencer et j'étais curieux de son nom. Et voici que j'aperçus des déesses, non celles (...) dont le fils de Priam fit la comparaison dans les vallées de l'Ida humide : parmi elles toutefois l'une était là. Oui c'était l'une d'elles, la sœur de son mari ; c'était elle, je la reconnus, celle qui se dresse sur la citadelle de Jupiter. Je m'étais mis à frissonner, et mon silence comme ma pâleur trahissaient l'état de mon esprit. Alors la déesse en personne dissipa la peur qu'elle avait suscitée. Elle dit en effet :

« Ô poète, chantre de l'année romaine, toi qui as osé rappeler de grandes choses sur des rythmes légers, tu t'es acquis le droit de voir une divinité du ciel quand il t'a plu de chanter les fêtes dans tes vers ; néanmoins, pour que tu ne l'ignore pas et ne te laisses entraîner par l'erreur du vulgaire, c'est de notre nom que juin tire son nom. C'est quelque chose que d'avoir épousé Jupiter, de Jupiter d'être la sœur ; et je me demande si je dois m'enorgueillir plus du frère que de l'époux. (...) Pourquoi donc suis-je appelée Reine et première des déesses ? Pourquoi a-t-on donné un sceptre d'or à ma main droite ? N'est-il pas vrai que les jours ensoleillés constitueront le mois et que c'est d'eux que je tiendrai le nom de Lucina ? Et ma renommée je ne la tirerai d'aucun mois ? »

Quelques questions grammaticales

1. À quel temps sont les verbes des deux derniers vers ? Avec quel temps peut-on confondre deux d'entre eux ?
2. Comment expliquer le mode et le temps du verbe *obstreperetur* (v. 4) ?
3. Relevez tous les emplois du subjonctif dans le texte.
3. Étudiez les temps des verbes et justifiez la concordance des temps.

Commentaire

Ovide avait déjà spirituellement parodié le genre didactique dans l'*Art d'aimer* et les *Remèdes d'amour* ; cette fois il aborde le genre avec sérieux et gravité ; Callimaque chez les Grecs, Virgile sans aucun doute et ses contemporains Horace et Properce lui ouvraient la voie. Il insiste sur sa vocation de *vates* à plusieurs reprises — c'est un thème récurrent —, c'est-à-dire de poète inspiré par la divinité, reprenant ainsi l'idée grecque de l'*enthousiasmos*. Une fois encore il reprend le thème en ce début du chant VI (« il y a un dieu en nous, à son instigation nous prenons feu ; notre ardeur procède d'une inspiration sacrée », v. 5-8). Toutefois on ne retrouve pas dans les *Fastes* la profondeur du sentiment religieux et national qui fait de l'*Énéide* un poème inspiré. Nous sommes à l'époque où l'objectif imposé par Auguste est celui de la restauration religieuse et de l'exaltation de l'histoire légendaire des origines de Rome. Or Ovide, curieux d'esprit, s'intéressant à tout, se fait plutôt le guide d'un public mondain auquel il explique l'origine, les causes des rites de chaque jour. On dirait que le poète a senti lui-même le désaccord entre son tempérament poétique et le grand genre que constitue l'épopée : il choisit non pas l'hexamètre dactylique mais, comme son ami Properce, le distique élégiaque, d'un ton moins soutenu, plus familier, composé d'un hexamètre suivi d'un pentamètre. Peut-être aussi s'est-il inspiré de Callimaque qui, lui aussi, avait rédigé ses *Origines* en distiques.

Dans ce texte (précédé d'un préambule désinvolte dont nous reparlerons) Ovide présente son récit à la façon d'une véritable scène de théâtre. D'abord le décor et l'éclairage, parfaitement conformes à l'univers bucolique, un bois sombre et silencieux sauf un bruit d'eau, propice à la méditation du poète et à l'apparition d'une divinité. Nous retrouvons d'ailleurs ce cadre au livre III (« Il y avait au pied de l'Aventin un bois sacré d'yeuses à l'ombre ténébreuse ; à sa vue on pouvait dire : « une divinité y demeure. » (...) Sous un couvert de mousse verdoyante sourdait d'une roche un filet d'eau permanent. » (V. 295 sqq)) La scansion contribue à créer l'atmosphère : cinq syllabes longues se trouvent au milieu du vers $\bar{\sim} / \bar{\sim} / \bar{\sim} / \bar{\sim} / \bar{\sim}$. Et voici que s'anime la scène et qu'arrive un véritable coup de théâtre marqué par le présentatif « *ecce* » et le passage de l'imparfait duratif au parfait ponctuel : l'apparition de déesses, et nous ne savons pas lesquelles (sauf que ce ne sont pas celles qui eurent à subir le jugement de Pâris sur l'Ida) mais elles se réduisent vite à une seule déesse que reconnaît Ovide en deux temps : des trois déesses de l'Ida il y en a cependant une, oui, c'est bien elle (notez la répétition de « *ex illis ... una fuit / ex illis fuit una* » avec le chiasme). Habilement Ovide maintient le suspense : laquelle est-ce des trois déesses apparues devant Pâris au pied de l'Ida ? Son nom n'est toujours pas prononcé mais pour le lecteur averti il n'y a plus de doute : Junon est, en effet, comme Héra chez les Grecs, femme et sœur de son mari. On sait que Zeus et Héra étaient fils et fille de Cronos et de Rhéa, Junon et Jupiter sont issus tous les deux de Saturne et Rhéa. Du démonstratif lointain *illis* nous passons, par une nouvelle anaphore, à *hæc erat*, pronom de la proximité et du présent réel, souligné par la coupe du pentamètre après *agnoui* : $\bar{\sim} / \bar{\sim} / \bar{\sim} / \bar{\sim} //$; de l'imparfait d'ailleurs nous passons au présent : c'est celle qui se tient (*stat* = trône) sur la citadelle de Jupiter. Le mot *arx* est ici pris dans le sens large de *Capitolium* où siégeait

primitivement la triade capitoline Jupiter / Junon / Minerve. Le temple de Jupiter Optimus Maximus se trouve sur le Capitole, partie méridionale de la colline, l'*arx* se trouve dans la partie Nord.

Le face à face déclenche chez le poète, comme il se doit, une terreur sacrée (frissons et incapacité de parler) rendue par une abondance de dactyles dans un début de vers prolongé par une élision : *hōrrūě/rām tācī/tōqu(e) ānī/mūm*, dactyles qui épousent les frissons du poète. Rassuré par l'attitude de la déesse, qui l'appelle aussitôt *vates* (poète inspiré, prophète), suivi de *conditor* auquel on peut donner à la fois le sens de « fondateur » (il est le premier à créer un calendrier religieux et à l'expliquer) et, par rapprochement avec « *vates* » celui qui annonce, qui prophétise sur un chant, d'où « chantré ». *Ause* (vocatif rare du participe passé du verbe *audere*), en tête de vers souligne la volonté d'entreprendre et le risque couru d'adapter à un sujet qui relèverait de l'épopée (*magna*) un mètre lyrique modeste, modestie soulignée par la disjonction du qualificatif, placé juste avant la césure principale du pentamètre et du substantif auquel il se rapporte ; cette audace lui donne donc automatiquement le droit de contempler de ses yeux une divinité et le lui a donné du jour même où il a décidé de fonder et de chanter (reprise du verbe *condere* en écho au *conditor* du vers 14) les fêtes religieuses dans ses vers.

Le vers 18 marque un changement de ton : nous attendons la révélation faite par la déesse elle-même : le ton est soutenu, grave, souligné par la majorité des spondées dans ce vers allongée par une élision (*uōlgīqu(e) ērrōrě*) et, dans le pentamètre qui suit, à la fois par la place du possessif *nostro* (à la césure du pentamètre) et par l'allitération *Iunius, nostro, nomine, nomen* qui donne toute sa force à cette révélation. Par contre les deux vers suivants quittent le ton noble et nous voici dans un registre plus familier à Ovide et qui fait sourire : voilà notre Junon qui se redresse, se flatte avec une certaine coquetterie : c'est quelque chose, ce n'est pas rien d'avoir épousé Jupiter et de Jupiter d'être la sœur !, mais qui se demande (nous frôlons là le registre presque comique) dans cette double parenté (à noter le vers encadré par *fratre* et *uiro*) de laquelle elle peut tirer plus de gloire, de fierté... Quand on connaît les frasques de Jupiter on ne peut que rire du *anne uiro*.

Les derniers vers reprennent le ton soutenu : voici Junon trônant (*regina*), sceptre d'or à la main. Ce titre de Reine rappelle la Junon de la triade capitoline, mais c'était aussi le titre de la Junon transférée de Veies à Rome en 396 av. J.-C et qui avait un temple sur l'Aventin. Au vers suivant, *lucēs* désigne la lumière du jour plus belle en juin et rapproche, dans le texte comme dans l'idée, le mot de *Lucina*, celle qui aide à mettre à la lumière du jour les enfants. Le temple de Junon *Lucina* se trouvait sur l'Esquilin. La fin du dernier vers laisse d'abord un peu perplexe et semble en contradiction avec le vers 19 : est-ce le mois qui tire son nom de celui de la déesse ou le nom de la déesse qui lui vient du mois ? En fait, si l'on donne à *nomina* le sens de « renommée » la déesse reçoit de lui toutes ses qualités.

Conclusion

Ce texte constitue une parcelle du préambule au livre VI ; ce préambule, comme pour chacun des autres mois, s'interroge logiquement, avant toute description de fêtes religieuses, sur l'origine du nom porté par le mois. Or ici (et c'était déjà le cas pour le mois de mai, d'où le *quoque* du vers 1) Ovide se trouve en face de plusieurs solutions. Au lieu d'exposer ces solutions et d'argumenter pour chercher la plus vraisemblable, avec une belle désinvolture notre poète nous laissera choisir. Que trahit cette désinvolture ? Apparemment, et malgré la suite et le frisson sacré,

⁴. On peut s'expliquer cette terreur par certaines aventures survenues lors de rencontres entre mortels et immortels : pensons à Diane surprise au bain, à Psyché voulant découvrir le visage de son amant, etc.

⁵. Tite-Live (V, XXI, nous rappelle l'origine étrusque de cette Junon qui n'a pas les attributs de la déesse Héra ; c'est la Junon qui a un lien particulier avec les *iuuenes* (d'ailleurs *Iuno* est un dérivé d'une racine exprimant la force vitale et que l'on retrouve précisément dans le *iuuenis*) qui, purifiés et vêtus de blanc, l'avaient transportée à Rome ; ce sont les *iuuenes* qui garantissent la pérennité de Rome.

une indifférence certaine à la question. Non pas qu'Ovide manque de sentiment religieux mais au lieu d'un exposé didactique sévère il choisit un récit et une mise en scène très vivants : une apparition où la protagoniste se révèle une déesse... bien humaine qui rassure un fidèle terrorisé par un éloge réconfortant et encourageant pour son entreprise, puis qui impose fermement sa personnalité non sans un petit clin d'œil (v. 21), qui, enfin, énumère avec force ses titres indéniables. Ce mélange de tons c'est ce qui fait le charme d'Ovide.

Et maintenant quelles sont les autres origines possibles pour le nom du mois de juin? La suite du texte (v. 65 sqq.) fait apparaître une charmante jeune femme, « le visage rayonnant de santé », Hébé-Juventus, fille de Junon, la jeunesse, qui invoque la répartition du peuple faite par Romulus en deux classes, les *iuvenes* (les jeunes, ceux qui combattent) et les *maiores* (les aînés, ceux qui conseillent et qui auraient peut-être donné son nom au mois de mai) et juin lui appartiendrait donc. Les deux déesses, la mère et la fille se seraient longtemps querellées si n'était survenue Concordia qui, évoquant la réconciliation des Romains et des Sabins et le réunion de leurs deux royaumes, déclare que juin vient de cette « jonction » (verbe *iungere*). De l'avis de la plupart des commentateurs cette « étymologie » assez fantaisiste serait de l'invention d'Ovide. Ce que nous pouvons, nous, en conclure c'est l'extraordinaire complexité du culte de Junon et des rites qui l'accompagnent, dont les origines sont devenues obscures.

Disons donc comme lui : *quæ placeat positis omnibus ipse lege.*